

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2^f »
 SIX MOIS. 4 »
 UN AN. 8 »



Sommaire

Causerie, LUCIEN. — Le Parisien, Paul d'ARGENAY. — Exposition des beaux-arts, à Grenoble. — Harmonie blanche, POTONIE-PIERRE. — Histoire de la semaine, TANT-PIS. — Chronique artistique, Jean PAROLI. — Concerts-Bellecour, — Concert des Ambassadeurs, ROYAL-GARDÉNIA. — Feuillet d'Album. Fernand de ROCHER. — Toi (poésie), Jules TROC-CON. — Le mendiant, Saladin CALAS. — Bulletin financier.

CAUSERIE

Je ne connais pas dans les environs de Lyon de plus coquet village que celui de Charbonnières. C'est un peu je vous l'accorde un village d'opéra-comique dont la décoration semble avoir été calculée pour l'effet général. Tout est d'une propreté exquise, et on n'est jamais exposé à respirer cette odeur de fumier qui est peut-être bien nature, mais qui n'a rien d'agréable; si quelque parfum vient par hasard chatouiller votre nez, c'est celui qui s'exhale d'une cuisine, où est en préparation le déjeuner ou le diner des visiteurs.

Il y a de la gaieté dans l'air, dès qu'on a débarqué à la gare on en ressent l'impression; à peine a-t-on fait quelques pas qu'on trouve alignés sur sa route des cafés et des restaurants sur la terrasse desquels sont dressées, des tables dont la nappe blanche et les cristaux scintillant au soleil semblent vous dire: « Madame est servie ».

Aussi Charbonnières — avec son bois de l'Étoile dans lequel s'égarent les amoureux — a-t-il été de tous temps la promenade favorite des Lyonnais, qui, pendant l'été veulent le dimanche se payer le plaisir d'une journée passée à la campagne.

Cette promenade est aujourd'hui facilitée par le chemin de fer qui vous transporte à Charbonnières en quelques minutes, juste le temps de fumer un cigare.

La création du Casino a donné un nouvel attrait à Charbonnières, on donne au Casino des concerts, des représentations théâtrales, des fêtes, on y joue même quelque peu, et vous n'ignorez pas que la dame de pique a des séductions

à nulle autre pareilles. Que de femmes — même des plus charmantes — l'ont pour rivale dans le cœur de leurs adorateurs — et sont vaincues par elle.

La bonne fée qui protège Charbonnières lui a donné mieux encore que tout cela. Ce village a aujourd'hui — comme Boulogne et Chantilly — ses courses; n'ajoutez pas dédaigneusement des courses d'ânes, car la devise de Charbonnières est, ou devrait être: « Ici on s'amuse », et c'est précisément le caractère des courses d'ânes, d'être amusantes; ce que ne sont pas toujours les courses de chevaux.

J'ai déjà raconté dans quelles circonstances les courses furent fondées.

Vous savez que la mode est aujourd'hui dans les familles bourgeoises en villégiature d'avoir un petit âne affecté spécialement au service du jeune fils ou de la jeune fille de la maison, qui l'attèle à une légère voiture et fait de cette façon de longues promenades sur la grande route et des visites à ses jeunes compagnons ou à ses jeunes compagnes du voisinage.

Quelques bourgeois causaient un jour — c'était en 1886 — des mérites de leurs ânes respectifs. Chacun naturellement vantait le sien. Un deux proposa pour trancher le différend d'organiser des courses d'ânes.

Aussitôt dit, aussitôt fait. On loua un pré et un mois après avaient lieu les premières courses. Elles furent d'autant plus amusantes qu'elles avaient été imparfaitement préparées et que les jockeys inhabiles et mal exercés firent les chutes les plus pittoresques. Je ne parle pas des ânes qui mal dressés exécutèrent des prodiges... d'entêtement.

Ce fut sur toute la ligne un succès qui eut son écho dans la société lyonnaise; de tous côtés arriva aux habitants de Charbonnières cette plainte désolée des personnes avec lesquelles ils étaient en relations: « Pourquoi ne nous avez vous pas invitées? ».

Devant ce succès, on pense qu'il y avait mieux à faire. Une Société s'organisa, on dressa des statuts, on nomma un comité, et on accueillit des sociétaires. Le nombre de ces derniers, entre parenthèse est allé augmentant d'année en année, actuellement il dépasse deux cents.

C'est très bien de constituer une Société, mais la question importante est surtout de trouver quelqu'un pour la diriger car, vous ne l'ignorez pas, dans toute entreprise « tant vaut l'homme tant vaut l'affaire ».

puis, dans ce journal, nommer ceux qui se charge d'organiser la Société. Cette petite Société de courses d'ânes a été, grâce à eux, établie dans tous ses détails dans les conditions parfaites, et certainement si l'entreprise a si grandement réussie, une large part en revient aux organisateurs.

On ne s'était guère au début, préoccupé de ce qu'on appelle le public, qui se compose de tout le monde, mais le public qui est toujours en quête de plaisirs, sachant qu'on s'amusait, est arrivé en foule et il fait figurer actuellement les courses de Charbonnières dans le programme de ses distractions.

Savez-vous quel est le chiffre des voyageurs qu'a transporté l'année dernière le chemin de fer? Plus de dix mille. Et notez que bon nombre de personnes — aussi bien des environs que de Lyon — se rendent en voiture à Charbonnières. Le nombre des véhicules de toutes sortes étaient si nombreux qu'il a fallu se préoccuper de leur trouver un emplacement où ils puissent stationner: on a donc loué un nouveau pré dans lequel, aux dernières courses, il y avait deux cents équipages, dont quelques-uns fort élégants.

Ce qui pourrait contribuer aussi pour une bonne part au succès croissant de ces courses, c'est la présence aux réunions de hauts personnages appartenant au monde de l'administration et de l'armée. L'année dernière, M. Gravier, secrétaire général y assistait, et cette année, M. le Préfet et M. Bouvagnet, secrétaire général se proposent de s'y rendre. Ce sont là des exemples qui seront suivis certainement.

Chaque année, le Comité des courses se préoccupe de faire des améliorations, c'est ainsi qu'aux prochaines courses, de nouvelles tribunes à trois francs seront élevées, et qu'on a sensiblement exhaussé les tribunes du pesage afin — ce qui était impossible autrefois — de permettre aux spectateurs de suivre les péripéties des diverses épreuves.

C'est M. Bron, le directeur de l'hôtel Bellecour, qui reste chargé du buffet. Je tiens de bonne source qu'il s'est spécialement préoccupé du public enfantin, toujours très nombreux, et qu'il tient pour lui, en réserve, une collection de friandises en vue du goûter qui se fera dans l'intervalle de deux courses, intervalle qu'on prolongera de quelques minutes, afin de permettre aux bambins de « s'en fourrer jusque-là ».

Le grand événement de la réunion de diman-

che sera la présence sur le turf d'une ânesse des Pyrénées, qui dans toutes les courses de sa région a invariablement remporté le grand prix.

Cette ânesse se mesurera avec Erèbe, qui depuis la fondation des courses de Charbonnières a toujours, lui aussi, remporté le grand prix. Erèbe, noble et généreux, rend cinquante mètres à sa rivale.

En prévision de cette course, pouvant être un échec pour Erèbe, qui jusqu'ici ne connaît que les triomphes, son propriétaire, sir Koltine — pseudonyme d'une charmante jeune fille — passe des nuits sans sommeil. Puisse Erèbe, et c'est un vœu sincère que j'envoie à sir Koltine, maintenir intacte la gloire immaculée des ânes de Charbonnières.

Et maintenant, souhaitons que le ciel favorise d'un beau soleil la réunion de dimanche prochain. Trop de joies seraient troublées, trop d'espérances seraient déçues, si ces courses d'ânes étaient arrosées comme le sont régulièrement celles des chevaux au Grand-Camp.

LUCIEN.

LE « PARISIEN »

I

Dans la compagnie, il était généralement mal vu de ses chefs, mais il s'accordait très bien avec ses camarades, par son caractère gouailleur, très prime-sautier et très gai. Avec presque pas d'instruction, ayant été mis en apprentissage très jeune, mais ayant beaucoup lu, à droite et à gauche, au hasard des romans et des journaux, et doué d'une excellente mémoire, il savait une foule de choses, déclamait et chantait bien, et avait une blague infernale et irrésistible, qui en faisait le bout en train de la compagnie, où on le dénommait couramment « le Parisien », sans plus. Médiocre soldat d'ailleurs, au point de vue de la discipline, et qui n'avait jamais pu se persuader qu'un gradé, quel qu'il fût, eût droit à son obéissance passive. Cependant, très propre, très soigneux de ses effets et de ses armes, adroit tireur et marcheur infatigable.

Quand on demanda dans son régiment des volontaires pour le Tonkin, il saisit l'occasion tant désirée « de voir du pays » et de donner libre cours à son humeur de Gavroche.

A bord du *Mytho*, qui transportait les troupes, il fut bien vite à son aise. D'abord, il se fit employer à la cuisine et devint de suite le favori du maître-coq. Puis, entre ses heures d'occupation, il s'installait sur le gaillard d'avant, et tout en fumant des cigarettes prélevées sur le tabac des matelots, déclamait des monologues ou débitait des boniments de pitre ou de camelot. Il avait aussi un joli talent d'imitation et contrefaisait très bien les gens et les bêtes. Il avait baptisé toutes les choses du bord d'un tas de noms baroques, qui faisaient rire de bon cœur, même l'officier accoudé sur la passerelle dans la monotonie du « quart ».

II

Il y a six mois que le « Parisien » est incorporé dans une compagnie d'un bataillon de ligne de marche. On s'est battu bien des fois, et rudement, mais jamais il n'a eu, comme il dit, « le cuir entamé » ; même les maladies n'ont pas eu prise sur lui. Comme à sa compagnie, en France, il est celui qui met du « cœur au ventre » des jeunes soldats. Ses chefs l'estiment pour son sang-froid et sa bravoure au feu, et la facilité qu'il a de supporter gaiement les plus rudes fatigues et les privations. « C'est un riche troupier ! » dit de lui l'officier de son peloton. — à quoi, le capitaine, qui a remarqué sa fâcheuse tendance à l'indiscipline, ne manque pas

de répondre : « Bon troupier en campagne, oui, mais mauvais soldat en caserne ! »

La compagnie est détachée, en petit poste d'observation, dans un blockhaus isolé, au bord du Song-Cau. Depuis quelque temps, le pays paraît tranquille et, en dehors des gardes de nuit montées en sentinelles doubles, les soldats n'ont aucune fatigue à subir, aucune privation à endurer. Pour ne pas les laisser abandonnés à eux-mêmes dans une inactivité débilitante, l'officier qui commande le poste les fait travailler à de petits ouvrages d'aménagements, paillettes, tranchées, fascines, alternant avec les théories les plus propres à occuper utilement l'esprit des jeunes troupiers.

Un après midi, une escouade nettoyait la feuillée sous les ordres du sergent Butin.

Le Parisien n'avait jamais pu s'habituer au travail manuel de la pioche, et d'ordinaire passait son temps à regarder travailler ses camarades en les amusant de lazzi qui désarmaient le sous-officier chargé de la surveillance du travail.

Ce jour-là, le sergent Butin ayant été réprimandé le matin même, était de fort méchante humeur, et, apercevant le Parisien assis à terre et roulant une cigarette, l'interpella rudement :

— Dites donc, si vous vouliez faire comme tout le monde !

— Bah ! répliqua l'autre, ça se fera bien sans que j'y mette les mains !

— Au travail, vivement, ou je vous colle « au clou » !... Vous commencez à me lasser, vous !

— Mon bon sergent, je suis tourneur en cuivre de mon métier, et je ne sais pas travailler la terre.

Furieux, le sergent s'avança et, prenant le soldat par le bras cria :

— En voilà assez ! allez au « clou » !

D'un bond, le Parisien fut sur pied et se dégagea. Maintenant il était très pâle, et son visage contracté, n'avait plus l'air gouailleur de tout à l'heure. Il s'approcha du sergent, et, le regardant bien en face, lui dit simplement d'une voix rauque :

— Ne me touchez jamais plus, ou... gare !

Exaspéré, le sous-officier s'élança sur lui, criant encore :

— Au « clou » ! je vais t'en...

Il n'acheva pas, un soufflet s'abattit sur sa joue, et, tandis qu'il demeurait cloué sur place, ahuri, bégayant, le Parisien, sans jeter sa cigarette, s'en alla lentement vers les paillettes, murmurant à demi-voix :

— Ça devait arriver un jour ou l'autre !

III

Le Parisien est en prévention de conseil de guerre.

Le capitaine, avisé de l'acte grave auquel il s'est livré sur son supérieur, a jugé qu'un exemple était nécessaire, et il attend, en prison, le jour où il doit aller à Hanoi pour être jugé.

Il a pris son parti de sa situation, et c'est d'un air résigné qu'il a répondu aux questions que lui a posées l'officier chargé de la première enquête. Et c'est justement l'officier de son peloton, qui ne peut s'empêcher de s'apitoyer sur le sort de son « loustic ». Mais le service militaire a des exigences cruelles, et il importe que les chefs tiennent la main à ce que la discipline soit, en campagne plus qu'en toute autre circonstance, respectée par tous.

Un soir, vers dix heures, on entend un coup de feu, et aussitôt, en même temps que les « Qui vive ? » des sentinelles donnent l'éveil à la petite troupe, une fusillade étourdissante crépite sur la palissade de bambous, tandis que des hurlements affreux retentissent de tous côtés.

En un clin d'œil la compagnie est sur pied et chaque homme, le canon de son fusil passé dans un interstice de la palissade, tire au hasard sur la troupe ennemie qui entoure le fortin et dont on distingue, dans la nuit les formes noires et nombreuses.

Dès le premier coup de feu, le Parisien, sachant bien qu'on n'allait plus s'occuper de lui, s'était élancé hors de sa paillette, avait couru chercher un fusil et des cartouches, et, grimant sur le talus, s'était mis à tirer avec ardeur.

Le lieutenant, passant près de lui, le reconnut, et, lui mettant la main sur l'épaule, lui dit :

— C'est bien ça !... faites-vous blesser là, et je réponds de votre affaire.

— Je n'y manquerai pas mon lieutenant ! répondit le troupier avec un amer sourire.

Et sans s'inquiéter des balles qui pleuvaient dru autour de lui, le Parisien continua son feu rapide, cherchant visiblement à se faire tuer là, plutôt que d'attendre le piquet d'exécution, après le Conseil de guerre.

Après une heure de fusillade acharnée, les assaillants, nombreux cependant, renonçant à s'emparer du poste, battent en retraite dans toutes les directions. Le capitaine voulant leur infliger une leçon complète, sort avec une partie de sa troupe et les poursuit à travers les rizières, faisant nombre de nouvelles victimes. Puis, se voyant déjà éloigné de près de cinq cents mètres du fort, et craignant de voir sa retraite coupée, ordonne de retourner.

En arrivant au blockhaus, et après avoir fait refermer la porte avec soin, le chef du poste commande à ses hommes de rester sur les rangs.

— Sergent Butin, dit-il, faites l'appel.

Le sergent ne paraît point. — Un frisson court parmi la petite troupe. — S'il était resté dans la plaine?... Les pirates ne pardonnent point et font subir un cruel et long martyre aux prisonniers et aux blessés !

On cherche, on visite toutes les paillettes, une ronde parcourt l'enceinte extérieure du fortin.

Personne !

Le sergent Butin est resté en route !

— Pauvre garçon ! murmure-t-on.

IV

A ce moment on entendit un bruit violent à la porte ; la sentinelle arma son fusil et cria : « Qui vive ? »

— Ouvrez, cria une voix haletante, épuisée... ouvrez, c'est le sergent Butin !

On courut ouvrir, — et alors, dans l'ombre de cette nuit sanglante, on aperçut venir un homme courbé en deux, portant sur son dos un soldat sur les manches duquel brillaient les galons de sergent, et qui, à peine arrivé, s'affaissa sur lui-même.

On s'empressa, et à la lueur vacillante d'une lanterne, on reconnut le Parisien, pâle, sanglant, tenant une main appuyée contre sa poitrine, tandis que de l'autre il soutenait sur ses épaules le pauvre Butin, qu'on croyait la proie des pirates.

— Vous ! s'écria le capitaine en l'apercevant... qui vous a fait sortir de cellule ?

— J'en suis sorti seul, mon capitaine, répondit le Parisien d'une voix faible, sifflante, hachée... J'avais l'intention d'y retourner après le coup de feu. J'ai retrouvé le sergent là-bas, dans la plaine, blessé à la jambe, et j'ai voulu le ramener. Ça y est ! Seulement, j'ai reçu une balle dans le côté... et je crois... que je n'irai pas à Hanoi... Ça vaut mieux... que... douze balles françaises dans la peau... Adieu !...

Et il expira.

Paul d'ARGENAY.

Un Concours littéraire et artistique.

Le neuvième Grand Concours littéraire et artistique de notre confrère parisien le *Phare Littéraire* sera prochainement ouvert.

Un prix a été demandé au Ministre de l'Instruction publique en plus des 350 autres qui seront décernés.

Demander le programme détaillé à la Rédaction du *Phare Littéraire*, 24, rue Rodier, à Paris.

Exposition des Beaux-Arts à Grenoble

SALON DE 1890

La Société des Amis des Arts de Grenoble, a ouvert le 1^{er} juillet de cette année, sa seizième Exposition de peinture, sculpture, dessins, gravure et autres œuvres d'art.

Remarquable sous tous les rapports, cette belle Exposition est supérieurement installée dans les magnifiques salles du Musée de la cité grenobloise. Elle compte un certain nombre d'ouvrages de premier ordre, et, sur plus de 500 peintures exposées, il y en a au moins 200 appartenant à des artistes récompensés aux Salons de Paris.

Il faudrait entrer dans de longs détails pour décrire les toiles et faire la nomenclature critique des tableaux qui, à des titres divers, se disputent l'attention du public et la faveur des connaisseurs. Nous ne pouvons entreprendre ici un compte-rendu développé; une simple revue même serait forcément entraînée à prendre des proportions exagérées. Nous devons donc nous borner, pour donner une idée de l'importance et du mérite de cette vaste exhibition, à citer quelques-uns des noms des principaux exposants. D'après la valeur des pavillons, on pourra juger de la qualité des œuvres offertes.

Parmi ces exposants, il importe de signaler en première ligne, l'illustre Meissonnier, qui a envoyé deux toiles de petite dimension, mais exquises de finesse, de vérité et de coloris.

Inscrivons aussi en tête le nom d'Ernest Hébert, le grand peintre grenoblois, directeur de l'Ecole Française à Rome, qui est représenté par deux portraits féminins d'une touche à la fois délicate et savante, gracieuse et expressive.

Mentionnons à la suite le groupe remarquable des peintres parisiens, dont nous ne pouvons indiquer que quelques noms: Abbéma, Curzon, Bilinska, Dantan, Dawant, Fantin-Latour, Flomeng, Harpinies, Londello, Lapostollet, Moreau de Tours, Roll, Royer, Vayson, Salles-Wagner, Zuber.

Citons aussi les représentants les plus renommés de la Grande Ecole Lyonnaise: Appian, Barjon, Balouzet, Carrand, Cornillac, Girard-Condamin, Girier-Saint-Cyr, Glénat, Jubien, Lortet, Rougier, Roy, Sicard, Tollet, et bien d'autres.

Enfin, indiquons que toute la vaillante phalange des artistes Dauphinois a tenu à honneur de prendre place dans ce beau Festival artistique. Tous portraitistes et paysagistes, y sont représentés par des ouvrages de choix; nommons au hasard et à titre d'exemple: d'Aprvil, Bastet, Bernard, Berthier, Guétal, Blanc-Fontaine, Debelle, Félix, Gay, Garden, etc. Nous en passons et des meilleurs.

Nous devons dire également qu'au milieu de la grande salle centrale du Musée, se trouve installée sur des chevalets disposés *ad hoc*, l'Exposition de pastels et d'aquarelles la plus belle et la plus complète qui ait été rassemblée à Grenoble jusqu'à présent.

N'oublions pas non plus l'envoi par l'Administration des Forêts, des admirables plans et photographies de montagnes qui ont eu un si

grand succès, à l'Exposition universelle de Paris.

La sculpture est représentée par des œuvres, en petit nombre à la vérité, mais estimables et distinguées. Parmi elles, brille d'un éclat incomparable, la *Muse* d'Hector Berlioz, (*stella montis*), statue de marbre due à l'habile ciseau du statuaire grenoblois, Henri Ding. Cette figure d'une suprême élégance, apparaît ravissante de grâce, dans sa blancheur marmoréenne. C'est sans contredit l'un des bijoux de l'Exposition grenobloise. Le public ne se lasse pas d'admirer cette œuvre charmante et délicate, et c'est un cri général qu'il est impossible d'allier plus de science à plus de grâce et d'inspiration.

La poésie n'a pas été la dernière à rendre hommage à la rare beauté de cette production artistique. Voici un *sonnet* qui pourra mieux en donner l'idée qu'un plus long commentaire. Il résume l'impression pénétrante que fait naître dans les âmes amoureuses du beau, cette œuvre de haut style et d'expression idéale.

LA MUSE DE BERLIOZ

(*Stella Montis*)

Muse! étoile d'amour, fleur de mélancolie!
Tu fus du grand artiste et la joie et l'espoir;
Quand l'inspiration semblait fuir son vouloir,
C'est vers toi qu'il tournait sa figure pâlie...

Alors, fidèle au pacte enchanté qui vous lie,
Tu lui prêtas ta harpe au céleste pouvoir...
Et lui, jusqu'à l'extase, ardent à s'émouvoir,
Te versait sa tendresse en flots de mélodie?...

Mais trop tôt les beaux chants, hélas! ont dû finir:
La harpe en a gardé le divin souvenir...
Et toi, fleur de beauté, vierge aux yeux de colombe,

Vers celui qui t'aima d'un amour sans égal,
Tu viens, et, de tes pleurs glorifiant sa tombe,
Tu fais, sur son grand nom, resplendir l'idéal!...

Gabriel MONAVON.

HARMONIE BLANCHE

Victor Hugo a dit: « Tout aux champs guérit et pardonne », et c'est vrai, mais il y a autre chose encore qui pardonne et qui guérit, c'est le spectacle quotidien des enfants autour de soi.

Laissez-nous aujourd'hui, vous présenter un type, dirai-je d'institutrice? Non, de sœur humaine et d'apôtre plutôt.

Elle est mince, jeune et déjà toute blanche; sa figure ovale, un peu pâle, s'éclaire d'une façon inénarrable de deux yeux noirs, deux flammes animées, intelligentes, persuasives, magnétiques, entraînant!

Entrée presque fillette dans l'enseignement, elle a eu un rêve, c'est de faire, à elle, un paradis pour ses élèves, pour ses enfants, pour les petites filles: une grande classe aérée, haute, lumineuse, gaie, un cadre sympathique aux leçons de choses, avec un aperçu sur l'idéal, des ateliers de dessin avec des statues pour modèles, afin qu'on pût copier la nature mieux que sur un plan silencieux et aveugle, un atelier de couture avec grandes tables, sièges répandus çà et là, gravures de mode de tous les temps, comme pour montrer la variété des caprices féminins en fait de parure, atelier riant, d'ailleurs, et découvrant parmi un scepticisme bon enfant la gaieté des fanfreluches; puis la bibliothèque, une pièce confortable, intime, où on les sentirait, ces petites, ces jeunes filles, sans les voir; un ouvrage resté sur la tablette, près du piano ouvert, un livre posé sur la cheminée, une chaise demeurée

tout contre la bibliothèque entr'ouverte, des plantes avec, au milieu, des éventails peints, quelques faïences délicatement décorées sur les étagères dans les coins et, sur les rideaux des fenêtres, des oiseaux de toutes formes et de toutes nuances, perchés au fond du tulle transparent.

Et la classe des toutes petites, une grande salle pas nue du tout, lumineuse toujours, qui a l'air d'une pièce où l'on joue à apprendre, où l'on a étudié pour les satisfaire les goûts des babies, où l'on a voulu charmer leurs yeux et occuper leurs mignonnes mains et former leurs esprits confiants.

Et ce rêve, le voilà réalisé; près de Paris, mais au milieu des arbres pourtant.

Oh! elle a un nom aimé, cette institutrice jeune et blanche, enthousiaste plus que ses élèves encore, lorsqu'elle les entraîne au feu de sa pensée plus haut, toujours plus haut que ce qu'on voit, jusqu'à ce qu'on pressent.

Son école est professionnelle, mais de là sortent des bachelières — n'est on pas forcé en notre temps de fièvre maligne, de sacrifier encore au bachot? mais ici, il est si aimable! — Là, se forment de vraies institutrices, amoureusement créatrices de petites savantes qui peuvent penser; de là aussi s'envolent des artistes.

Elle a la vocation d'aimer, cette jeune femme qui s'entoure des petits et des tout petits.

Elle a fait l'harmonie autour d'elle, l'harmonie blanche des cœurs d'enfants.

Et si vous saviez pourtant de quelles douleurs est semée sa vie, vous comprendriez combien ces bains de bonheur, au sein du développement des êtres neufs ont de puissance pour guérir les blessures de l'existence.

Elle n'est pas seule de sa maison: un frère, avec elle dans l'instruction depuis son adolescence, un frère qui vit de ses rêves, un frère qui, lui, est artiste, peignant avec amour oiseaux et fleurs, entourant d'arabesques brillantes la vie fraternelle de ces deux êtres qui, continuellement, se retrempe dans le bien qu'ils font, dans la pensée qu'ils épandent, un frère est avec elle. Lui est la bonté, elle, est la flamme, et là serait le bonheur, mais il est malade, ce frère, cet ami, ce compagnon d'idéal; et le point noir vient mettre dans la chevelure de Marie — elle se nomme Marie — des fils d'argent; mais alors les prunelles étincelantes, en embrassant le monde de l'avenir qui l'entourne dans la personne de tous ces petits reprennent espoir et courage.

Saint-Simon est là toujours, partout, dans toutes les salles, à la place d'honneur, des penseurs près de lui, et une haute sérénité plane sur l'univers candide de ces têtes blondes et brunes, dans lesquelles le frère et la sœur tour à tour font pénétrer le feu sacré qui les anime et qui, en revanche, les imprègnent eux aussi, de joie et font rayonner la gaieté dans leur cœur.

Une souffrance encore qu'elle a à subir, une plaie qu'elle doit oublier, c'est le spectacle de chaque soir quand elle quitte la maison d'école. Elle va retrouver un vieux père, presque célèbre jadis, à l'intelligence lumineuse, mais aux membres brisés dès le bas âge, et que la vieillesse a rendu infirme tout à fait; il est cloué dans une chambre d'où il ne voit plus que l'horizon du passé; il peut travailler à peine, lui qui lisait et écrivait tant; il se désespère du silence des amis d'autrefois, de la solitude de la campagne, lui qui aimait la discussion, le mouvement intellectuel, le tourbillon de pensée et d'action.

Est-il philosophe dans sa désespérance? Non, hélas, il est misanthrope, et si l'enfance pardonne et guérit comme les champs, la vieillesse morose, ensevelie dans le souvenir des jours qui ne sont plus, creuse une ride même aux jeunes fronts de ceux qui la contemplant, voile d'un crêpe funèbre, même, les innocences et les espoirs.

Et puis, près de ce père, une mère bonne,

mais très vieille, elle, beaucoup plus vieille encore que le père, une pauvre vieille qui tousse fort, qui halète, qui monte et redescend et remonte pour servir l'infirmes, et puis pour tenir compagnie à ses désespoirs, pour répondre à ses impatiences, qui ne peut s'éloigner jamais, et qui, pour réjouir la maison désolée, attend la voix vibrante et douce de Marie, mais qui comprend que le regard de la fille aimée s'éteint au seuil et que le cœur chaud ne tressaille de bonheur qu'au matin en retournant à sa tâche.

A-t-elle aimé? Un rayon d'or est passé dans son ciel, mais il a fui, et ses derniers lambeaux, en se transformant, ont repris vie et lumière dans la haute classe devant les têtes rieuses, au milieu de la sève enthousiaste qu'on peut diriger vers le beau, et qui, sans arrière-pensée, enlace de ses fleurs et de ses sourires la branche énergique et vivace qui, maintenant, s'épand tout entière dans le petit monde qui sera l'avenir de demain.

POTONIE-PIERRE.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

Or donc, les nihilistes du sexe mâle et de nationalité russe, réfléchiront pendant trois ans sur les inconvénients de la fabrication de mort-au-rat en petit syndicat. Quant aux charmantes jeunes dames, dont les blanches mains les assistaient dans cette trituration chimique, les juges parisiens, — des Messieurs très bien, — leur ont fait la galanterie de les mettre en liberté, ce qui revient à un divorce de trois ans non prévu par le monticuleux Naquet.

Je ne sais dès lors si notre brave anarchiste lyonnais Cadeau s'est abusé sur son sexe et a pensé bénéficier, lui vil barbu, d'un privilège du sexe aimable, mais il s'est empressé d'abandonner en cour d'appel les théories sanglantes et les destructions nécessaires et nous est apparu doux comme un mouton, qui serait rassuré sur le sort ultérieur de ses côtelettes.

Aussi, préférerais-je maintenant son agréable société à la fréquentation de cette dame rageuse qui manie le revolver de façon à ruiner la Société de Tir du Rhône. Cependant, elle doit avoir quelque chose à son actif, cette bonne dame : elle a innové. Jusqu'à ce jour la femme délaissée, faisait un égal partage de ses petits plombs entre le mari ingrat et... la cause de l'ingratitude. L'héroïne du drame de cette semaine a précieusement ménagé les jours de celui auquel, dans un temps hélas ! trop oublié, elle avait juré amour et fidélité.

Avouons aussi qu'elle avait bien choisi son théâtre ; rue de la République, numéro 6, au centre des plaisirs et des affaires ! Quelle situation ! Et comme l'on comprend qu'un drame aussi central ait pu distancer de deux longueurs d'alinéa les disputes, moins périlleuses aujourd'hui, de l'exquise Gabrielle et du délicieux Eyraud.

Et pendant ce temps, l'image bronzée du Gouvernement légal de notre pays faisait un petit voyage par eau, histoire de venir dans notre bonne cité signer un bail de trois, six, neuf ou au-delà. Délicatement nourrie de pains de sucre, et — *proh pudor* — vigoureusement *cotonnée*, la République a fait son entrée à Lyon, en deux morceaux, bien qu'elle n'ait pas déraillé en route. Elle amenait en outre, en guise de toutou probablement, certain lion à figure rébarbative et grincheuse qui lui sert

de bonne, sans doute, quand on la laisse sortir seule.

Ce qui m'a navré, ç'a été de lire dans les quotidiens qu'on avait installé une chèvre pour hisser la République sur son piédestal. L'intervention de cette bête cornue me déplait et j'eusse pensé que pour élever la République à la hauteur, il eût suffi de ses mérites et de ses bienfaits. Cette pensée de moi a d'ailleurs pour but de me ménager des électeurs, le cas échéant.

Voilà donc le monument de la place Carnot en bonne voie d'exécution. Et déjà un autre a pris sa place dans le cœur de nos édiles. La fontaine Bartholdi, non sans peine, est devenue notre propriété, pendant que M. Clavenad s'occupe de filtrer le Rhône.

Il serait étrange qu'avec tant de fontaines nous ne puissions avoir de l'eau. — Il est vrai que MM. Halévy et Scribe nous apprennent qu'elles peuvent fournir du vin ; mais c'était du temps de la *Juive*.

Ah ! que de vaillants républicains seraient heureux alors de vivre encore sous le règne des bûchers du cardinal de Brogni.

TANT-PIS.

Pour la Fête nationale, la plume sera à Tant-Mieux.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Peu de nouveautés dans les vitrines, depuis que j'ai laissé cette chronique.

A remarquer pourtant, il y a une huitaine de jours, quelques toiles signées Vildé, d'une grande fraîcheur de coloris, et trois grands panneaux d'un fort bel effet, par M^{lle} Hodieux, artiste de talent, mais à qui l'on reproche d'avoir un peu trop servilement suivi la méthode de son maître Perraehon.

Cette semaine on voyait le tableau un peu dur que Seignol exposait au Salon, et des roses trémières que M^{lle} Tixier avait, je crois, à la même Exposition.

A côté, un faune ritsur une citrouille ouverte. Ce tableau de Chapelon ne me plait guère, les teintes du fond sont peu remarquables et les fruits du premier plan ne valent pas grand chose.

Miralles donne selon moi dans le chromo. Le petit tableau qu'il expose : *Une calèche arrêtée dans une clairière*, est assez bonne, mais se souvient-on de : *Une Romance*, exposée au Salon et des tons criards de ce tableau ?

Chez Fournier, une grande et bonne toile de Terraire, des roses de Biva, et un assez joli paysage de Balouzet qui n'a cependant rien d'exceptionnellement remarquable.

Rue de la République, Lespinasse expose une petite toile printannière que je n'aime pas beaucoup.

Levigne avait à côté un halage par deux chevaux qui m'a paru assez bon.

A signaler depuis quelque temps, au Cheval de Bronze, rue de la République, l'apparition d'une succursale de Kees, le fameux éventailiste parisien, le seul paraît-il qui signe ses œuvres !

Ces éventails sont de véritables objets d'art, tant pour la monture que pour la peinture, qui est d'une finesse exceptionnelle. Avis aux belles Lyonnaises. On n'est irrésistible qu'avec un éventail de Kees ! Mais que racontai-je là ? Il y a bien longtemps qu'elle le savent !

« Et Gaswinthe fut trouvée un matin égorgée dans son palais. »

C'est le thème du tableau que Louis Appian exposait la semaine dernière chez Sarrazin, rue de la République, sujet bien traité qui pouvait sembler une réminiscence du Guillaume le

Conquérant du Salon. La chambre de Galswinthe est-elle bien historique ? Mais chose essentielle, l'académie est bonne. On ne reprocherait qu'une chose à cette toile, c'est qu'elle est un peu froide. Quoique peinte avec assez de vigueur, elle ne donne pas suffisamment l'impression qu'on y devrait trouver.

Pour réchauffer les souvenirs de ceux qui ont oublié l'histoire de la malheureuse Galswinthe, la voici d'après un vieux manuscrit :

En 541 naissait pour mourir en 568, une jeune princesse belle comme le jour, douce comme une brebis, et riche comme Crésus.

Chilpéric, roi des Francs Neustriens, pour faire une bonne affaire, la demande en mariage à son père Athanagilde, roi des Wisigoths d'Espagne. Ce bon roi, qui n'avait d'autre souci que de fumer sa pipe et boire son Xérès, la lui donna pour qu'il lui fiche la paix, d'autant que Chilpéric promettait d'abandonner toutes ses concubines.

La pauvre Galswinthe avait comme un pressentiment de ses malheurs. Elle pleura longtemps avant de vouloir partir : mais il fallut bien s'y décider. Le retour en France fut un triomphe. Galswinthe était heureuse comme deux reines et elle écrivait à sa mère que son mari l'adorait.

Mais Chilpéric songeait toujours à une demoiselle du corps de ballet, nommée Frédégonde, à laquelle il avait rendu ses lettres quelques jours avant son mariage, mais qui ne lui avait pas renvoyé les siennes.

Comme il tenait à ces vaines marques d'amour, il retourna trois semaines après le conjungo, en l'hôtel qu'il avait autrefois offert à cette belle, dans l'intention de lui réclamer ses autographes. Il trouva la déesse dans le marasme et n'osa lui refuser quelques consolations.

Pendant ce temps, M^{me} Chilpéric se désolait. Son époux qui allait chercher Frédégonde à la sortie de l'Opéra, rentrait à des heures fantastiques. Elle lui fit une scène pour qu'il la laisse rentrer chez sa mère.

« Jamais, dit Chilpéric, tu emporterais ton argent, et comment paierais-je le tapissier de Frédégonde ! » Car ils étaient mariés sous le régime de la communauté.

De son côté, Frédégonde lui faisait aussi une scène : « Tu me trompes avec ta femme ! » disait-elle en pleurant. « Je te jure que non, hurlait Chilpéric ; et un beau matin pour en finir, il fit égorger la pauvre Galswinthe sans autre forme de procès.

Huit jours après, il épousait l'autre, et les mamans de l'époque purent se livrer à d'amères réflexions, sur les inconvénients des mariages de raison.

Jean PAROLI.

CONCERTS BELLECOUR

Le premier grand Festival Meyerbeer n'a pas eu à redouter la comparaison avec ses prédécesseurs signés Gounod, et pas plus mardi que les jours précédents, les applaudissements n'ont fait défaut aux sympathiques interprètes de la musique du maître.

M^{me} Cottet-Mathieu, qui passe sans transition du rôle de chanteuse légère à la partie de contralto, étonne autant par la souplesse et l'étendue de sa voix, qu'elle charme par sa douceur, et sa virtuosité.

MM. Lacôme, Bonnard et Besson, dont les voix amples et généreuses résonnent avec art sous les marronniers, continueront encore longtemps à attirer un public charmé et enthousiaste.

CONCERT DES AMBASSADEURS

La direction du Concert des Ambassadeurs continue à suivre, d'une façon fort intelligente, les indications du public et en conservant précieusement ceux des artistes qu'un succès tout spécial désigne à cette sélection, elle renouvelle

avec entrain son tableau de troupe où figurent aujourd'hui de réelles attractions.

M^{lle} Bertin, M. Armand, les Osranis justifient par leurs qualités d'ordres si divers, les succès répétés qui leur sont fait tous les soirs. Et les Bistoës, M^{lles} Goyet et Godeau, vont apporter un élément nouveau d'attraction.

Royal GARDÉNIA.

FEUILLETS D'ALBUM

A M^{me} Louise F...

Dans quarante ans d'ici, lorsque je serai près de toucher à la soixantaine — si toutefois j'arrive jusque-là — il me semble que j'éprouverai un besoin commun à bien des Français qui ont joué ou cru jouer un rôle en politique ou en littérature. Les gens de notre nation, on le sait, ont effet cette maladie de vouloir toujours raconter ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont dit. Eh bien ! en cela je montrerai que je suis bien de mon pays et j'écrirai mes *Mémoires*. Mais ce ne sera point comme tant d'autres par ostentation, pour satisfaire une vanité égoïste que je parlerai de moi à mes contemporains ; non, ce sera pour des raisons d'un ordre plus intime.

La vieillesse, dit-on, vit de souvenirs. Quand les cheveux grisonnent et blanchissent, quand, sur le front se creusent les rides amères, on a besoin de se ressaisir, car il semble que tout vous abandonne à la fois, la jeunesse, les plaisirs, les amis ; on aime alors à se reporter bien loin en arrière, à se souvenir d'une foule d'années que l'on voudrait encore revivre. Pour moi, il me sera doux de me rappeler ce petit village de Provence où j'ai passé la meilleure partie de ma vie, puisque j'étais enfant, et où j'ai laissé le meilleur de moi-même, mes illusions et mes rêves impossibles. Ce ne sera pas sans attendrissement que je songerai à tous les chers souvenirs que j'ai laissés là, et quand le spleen et le découragement m'accableront, je crois que mon cœur renaitra un instant, si les brises d'avril m'apportent dans mes rêves les parfums de lavande et de thym de ces côteaux ensoleillés, où la cigale jette son cri strident et monotone sous les cieux clairs, là-bas, bien loin...

Je dirai aussi, en des pages émues, comment s'est éveillé en moi l'amour de la poésie sous ce ciel bleu de Provence, où le cœur est toujours en proie à une indéfinissable rêverie. Puis je dirai comment, par une triste journée d'automne, tandis que les feuilles jaunies tombaient mélancoliquement, je dirai comment j'ai quitté ce pays aimé, emportant au fond de l'âme une tristesse morbide et un vague regret, comme pour des choses qu'on ne doit plus revoir. Je parlerai de mes premiers essais timides, informes et naïfs, écrits sur les bancs d'un collège, à la hâte, entre deux devoirs, sous les yeux d'un surveillant maussade, rebelle à tout beau sentiment.

Où sont-ils ces premiers vers, longuement rêvés en des heures tristes, tristes, puis écrits avec des larmes dans les yeux ? Je les ai semés un peu partout, les uns ont paru dans des journaux, avec des pseudonymes quelconques ; les autres... Ah ! les autres, ils sont brûlés peut-être, mais je les entends encore chanter dans mon cœur ! je suis seul à les connaître et je les garderai sans doute toujours ainsi, intimement, loin des yeux profanes.

Oui, je dirai peut-être tout cela dans quarante ans — ou plutôt je me le rappellerai tout bas — avec un charme morose, pour me consoler de mes chagrins et des larmes versées trop tôt, loin du bon soleil réchauffant, loin des vignes dorées et des champs d'oliviers, d'où montent, par les douces soirées de mai et de juin, les senteurs exquis et les chansons des bergeronnettes, des loriot et des brunes Mirilles.

Fernand DE ROCHER.

TOI

Ta lèvre est un baiser, ta bouche est un sourire,
Tes yeux sont deux joyaux éclairés par l'amour ;
Ton souffle est le zéphir qui parfume le jour,
Ton front est le printemps qui fait pleurer et rire.

Sous ton âme, mon luth exhale tour à tour,
Des chants de désespoir, d'ivresse et de délire ;
Car ton âme brûlante est l'esprit de ma lyre,
Et de mes plus beaux vers elle a fait son séjour ;

Car tout ton corps enfin est un vivant poème,
Un poème d'amour et de beauté suprême,
Symbole d'idéal descendu jusqu'à nous !...

Car ton être incompris est un mystère étrange,
Démon qui, pour planer, a les ailes de l'ange,
Et malgré tout cela, je t'adore à genoux !...

Jules TROCEN.

LE MENDIANT

A mon frère.

J'avais enfin quitté le collège, et, cette fois, pour toujours. J'étais désormais certain que les quatre murs noirs de la morne cour n'enserreraient plus ma liberté.

Libre ! te voilà libre ! chantaient chaque matin les rayons du soleil entrant dans ma chambre. Quelle ivresse !... Volupté ! du prisonnier seul connue.

De ci, de là, j'errais seul dans notre belle campagne, à l'aventure, au hasard des rencontres. En voici une qui a laissé en moi une impression bien forte.

Je lisais alors avec toute l'ardeur d'une âme longtemps contenue. J'avais, ce jour-là, dévoré — du cœur surtout — des poésies de Victor Hugo, de Musset. *Pâle étoile du soir*... de celui-ci m'avait jeté dans une douce langueur. Puis, tout d'un coup, comme il sonnait quatre heures je fermais mon livre sur cette strophe du grand poète :

O moment solennel ! les monts, la mer farouche,
Les vents, faisaient silence et cessaient leur clameur,
Le vieillard regardait le soleil qui se couche ;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

Une volupté intense de poésie secouant toutes mes fibres je courus sur la colline qui domine tout notre coin de terre, avide de contempler les couchés du soleil tout là-bas derrière les monts bleus que mon esprit peuplait de fantastiques visions.

Du haut de la montagne, ma vue plongeait au loin, du côté où le soleil se lève, dans une large plaine où s'entrecroisent les sentiers couverts d'herbes piquées de marguerites et de boutons d'or, ombragée de droite et de gauche, un peu partout de saules courts et trapus à l'épaisse chevelure. Nous étions aux plus longs jours. Dans chaque pièce de cette terre riche et verdoyante, j'apercevais des paysans rapetissés, la chemise trempée de sueur, roussie par le soleil et la poussière, les manches retroussées au-dessus du coude, les jambes serrées par des guêtres en toile.

Je les contemplais, un « han ! » involontaire sortait de ma poitrine à chaque coup qu'ils frappaient de leurs lourdes pioches. C'est qu'ils devaient bien souffrir à se casser ainsi les reins dans cet éternel va-et-vient de toute leur machine.

Je souffrais de leur torture.

Cependant quelques rires montaient jusque sur ma colline ; de temps à autre une motte sournoisement lancée décrivait une courbe et s'abattait sur un compagnon ; puis, certains se reposaient un instant accoudés sur le manche de leur outil sans toutefois se redresser complètement, comme si l'épine dorsale était ankylosée, tandis que d'autres allumant une pipe ou une cigarette lançaient dans l'air éblouissant de petites touffes de fumée pâle. Et, au milieu de ce grand labeur tombaient les braises du soleil caniculaire.

II

Parmi l'ondoiement des blés, des avoines, des vignes, en bas, dans le fond de la plaine dentelée par la rivière où se réfléchissent les sveltes peupliers et les rameaux chevelus du saule, un homme de haute stature courbé sur un gros bâton noueux cheminait à pas traînants. A mesure qu'il approchait je distinguais mieux le personnage ; une gourde battait sur son flanc gauche ; son dos supportait un grand sac de toile comme en ont les mendiants de nos campagnes, où s'engouffrent les aumônes de pain qu'ils revendent ; un feutre noir, à larges bords, ombrageait sa tête et me cachait sa figure. Son éreintement croissait à chaque pas. Les travailleurs, un à un, relevaient la tête pour voir passer l'étranger. Il entama bientôt la côte ; tout doucement, l'air distrahit comme quelqu'un qui se promène j'allais à sa rencontre. Il montait plié en deux sur son gourdin, le sac le tirant en arrière, ses jambes raides traînant ses pauvres savates dans la poussière du chemin.

— Bonjour ! où allez-vous l'ami ? fis-je, quand sa tête émergea sur le coteau... Vous paraissez fatigué.

Le mendiant, — il en avait du moins la mine, — releva la tête, et, silencieusement me fixa un instant. Puis, d'une voix de basse éraillée, chevrotante, il dit : « Je m'en vais jusqu'au *Mas Roland* ;... je viens de Roessel, c'est loin ! »

Branlant la tête, il répétait hoquetant : « Oui, c'est bien loin !... bien loin, bien loin ! ».

— Alors, je vous accompagne ; il faut passer là-bas devant notre grange.

Il fit un geste affirmatif qui voulait dire : je sais ma route ; et, sans plus parler, il continuait sa marche lente et pénible.

J'accordai mon pas à celui du vieillard et me mis à le suivre à sa droite. Il suait sous ses gros habits de serge méchamment rapiécés et mouvait lourdement ses savates sous lesquelles on devinait de vieux meurtris.

Comme il ne me portait aucune attention semblant se perdre dans le compte infini de ses pas, je me décidai à l'interroger :

— Vous êtes bien vieux pour voyager ainsi !

Il détourna, sans la lever, sa tête vers moi et me regarda du coin de l'œil.

Je ne sus ce que voulait dire ce regard ; mais on aurait pu croire à de la défiance. Néanmoins je ne me rebutai pas pour si peu et je repris, mettant autant que possible de la politesse dans ma question :

— Je disais, *papette*, que cela doit bien vous fatiguer de faire un aussi long voyage.

Ma voix douce et respectueuse gagnèrent le morne voyageur, car il me regarda tout à coup franchement et me dit :

— Oui, je suis bien las ! et, si je passe comme ça sur les chemins, c'est que je ne suis pas riche ;... je n'ai point de maison moi ; je n'ai rien, rien que ce qu'on me donne au seuil des demeures !

Quand il eut fini il se courba encore sur le bâton et recommença le jeu pénible de ses vieilles jambes.

Il avait l'air si accablé, il avait prononcé cela d'un ton si douloureux que je le suivis oppressé, silencieux, cherchant un mot que je ne pus jamais trouver.

La route montait et le brave homme haletait rudement mais ne se plaignait pas, à chaque faux pas, il poussait en sourdine une exclamation de douleur semblable à un grincement de sa pauvre machine.

— Asseyons-nous, voulez-vous, *papette* ? fis-je, rompant le silence. Le soleil descend derrière les monts ; il fera meilleur marcher avec le frais. Tenez, prenez place sur ce talus. Oh ! voyez donc comme c'est beau là-bas ces nuages où le soleil entre ; on dirait une terre merveilleuse aux rives toutes d'or. Et la campagne, regardez donc comme elle est jolie ; les oiseaux ne disent presque plus rien, un grand silence

s'étend ; c'est l'action de grâces ! elle va dormir notre terre.

Le vieillard assis, jouissant du repos, me regardait, les yeux grands ouverts, remplis de sourires, comme s'il sentait toutes ces beautés de la Nature. Il hochait la tête à chacune de mes exclamations.

— Oui, oui, dit-il, quand je me tus, c'est tout ce qu'il me reste ; à moi la montagne, le ruisseau, l'ombre douce et le gazon moelleux ! Mon palais a pour murailles l'horizon et pour toit le ciel ruisselant de l'or du soleil pendant le jour et diamanté la nuit par les étoiles. Je suis logé à l'auberge du bon Dieu, et, je me f... des bourgeois !

Il débita cela très vite, la voix vibrante, la tête relevée comme s'il parlait à l'univers ; et, finit, la lèvre plissée, pleine d'amertume, dans un geste de dédain pour la société.

Nous nous levâmes ; un court espace nous séparait de la ferme ; nous le franchîmes en silence.

(A suivre.) Saladin CALAS.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché a été influencé par la prévision d'une nouvelle élévation de l'escompte à Londres, de plus, la baisse de l'Extérieure a mal impressionné le groupe des valeurs internationales.

Le 3 0/0 a reculé de 91 05 après 91 20 au lieu de 91 10, précédente clôture ; l'Amortissable clôture à 93 55 et le 4 1/2 à 106 82.

Le Crédit foncier s'est traité activement à 1,230 et 1,225, dernier cours ; la Banque de Paris est à 813 75 ; la crise monétaire argentine est la seule cause de ce recul ; le Crédit Lyonnais est à 742 50, la Banque d'escompte à 515 et la Société générale à 480.

Le Suez est plutôt faible à 2,315 ; le Panama est à 43 75.

L'Italien est en reprise à 93 10, le Turc à 18 20, la Banque ottomane à 570 et l'Egypte à 481 sont plutôt offerts. L'Extérieure a reculé de 75 3/8 à 74 13/16.

En Banque les Alpines sont à 211 25.

Les obligations de Chemins de fer de Porto-Rico sont à 282 fr. Le dernier courrier de Porto-Rico nous apprend, à la date du 14 juin, qu'une grande activité régnait sur les chantiers de construction de chemin de fer. On attend l'ouverture à l'exploitation de la section de San-Juan à Arecibo. Déjà les machines circulent entre Bazamon et Tesabaja, ce qui facilite le transport des matériaux nécessaires à l'achèvement de la voie et de l'établissement des grands ponts.

LA GUERRE

Les 55^{me} et 56^{me} séries de *La Guerre*, par H. Barthélemy, viennent de paraître chez les Editeurs Jules Rouff et C^{ie}, à Paris.

55^e SÉRIE

L'auteur y étudie la constitution des quartiers généraux du commandant en chef des forces nationales, des commandants des armées, des commandants des corps d'armée, divisions et brigades, puis il passe à l'organisation de l'Etat-Major et à celle de l'Intendance.

De belles gravures représentent une boulangerie, une boucherie, une ambulance en campagne, une reconnaissance et un cantonnement.

56^e SÉRIE

L'auteur y étudie la répartition des convois administratifs des subsistances, les attributions des officiers d'approvisionnement, le fonctionnement du service de santé, etc., etc.

Un croquis figuratif du service de santé en campagne et quatre gravures ornent le texte. Les gravures représentent : Au combat, un train sanitaire, un convoi d'équipages, le parlementaire.

L'ARITHMOGRAPHE

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le nouvel Arithmographe de M. Troncez, qui vient de paraître à la maison Larousse.

Sous la forme d'un carnet de poche très élégant, ce petit calculateur mécanique effectue les quatre opérations, addition, soustraction, multiplication et division, jusqu'à 10 millions.

Au moyen d'un crayon spécial à double pointe on peut écrire à volonté sur les pages ardoisées du carnet ou bien faire glisser les réglettes mobiles qui effectuent comme par enchantement les calculs proposés.

Les personnes qui ont un peu de pratique, opèrent avec une rapidité surprenante sur l'Arithmographe. Une instruction jointe au carnet permet de le faire fonctionner sûrement après quelques moments d'exercice.

L'Arithmographe Troncez, pour les quatre opérations, est expédié franco contre un mandat-poste de 4 francs adressé à la librairie Larousse, 49, rue Montparnasse, à Paris. On le trouve aussi en France et à l'étranger dans les principales librairies.

ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS

OREZZA

EAU MINÉRALE FERRUGINEUSE ACIDULE
La plus riche en fer et en acide carbonique
SOUVERAINE CONTRE :

GASTRALGIES, FIÈVRES, CHLOROSE, ANÉMIE
et toutes les Maladies provenant de l'appauvrissement du sang — Consulter MM. les Médecins.

GRATIS

Si vous souffrez de quelque mal ou maladie je vous enverrai gratuitement une prescription pour vous guérir. — DR. MOUNTAIN, Ltd. Imperial Mansions, Oxford Street, Londres, W.

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE

TAPISSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^{me} rue Louis-le-Grand

LYON

AUX SOURDS

Une personne guérie de 23 années de surdité et de bruits d'oreilles par un remède simple en enverra gratis la description à quiconque en fera la demande à NICHOLSON, 21, Bedford Square, Londres, W. O.

Le Progrès Agricole et Viticole

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS

Parait tous les Dimanches 12 Fr. PAR AN

Abonnements d'essai pour 1 mois 75 c.

ADRESSER LES DEMANDES
à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole
à VILLEFRANCHE (Rhône)

BIBLIOTHÈQUE DU PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE

PUBLICATIONS NOUVELLES

Le greffage pratique de la vigne, guide du greffeur, indiquant la manière d'opérer toutes les principales greffes, la mise en pépinières, etc., avec nombreuses gravures, par V. VERNOREL. Prix : 1.50 franco. — 1 fr. 65

Agenda viticole pour 1890, élégante brochure, format et reliure portefeuille, comprenant de nombreux tableaux et renseignements pratiques à l'usage des viticulteurs. — Prix : 2 fr. 50 ; franco. — 2 fr. 75

Adresser les demandes accompagnées d'un mandat ou timbres-poste à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à VILLEFRANCHE (Rhône).

BOIS DE L'ÉTOILE

CHARBONNIÈRES — J. CORNILLON

Dîners d'inventaire. — Repas de Corps.

ON DEMANDE partout des collaborateurs littéraires faisant des vers et écrivant *Contes et Nouvelles*. Envoyer manuscrit à l'appui au *Phare Littéraire*, 24, rue Rodier, à Paris.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

SOMMAIRE. — Chronique : Curiosités malsaines, par R. Valmont. — La Semaine politique, par Memento. — Le Budget par Camille Pelletan. — Les Français au Canada. — Les Echos de partout, par Pierre et Paul. — Histoire de la semaine : La Fête du 14 Juillet, par Eugène Chavette. — Petits Mystères de Paris : les Veuves, par Charles Beaudelaire. — Portraits contemporains : Emile Bergerat, par Séverine. — Poésie : les Arbres, par Jean Rameau. — Tableaux parisiens : A la foire de Neuilly, par René Maizeroy. — Forte nageuse, monologue par Emile Desbeaux. — Pages oubliées : comme quoi Molière n'a jamais existé, par Emile Bergerat. — Edison journaliste. — Les flèches empoisonnées, par le Dr Ox. — La Vie d'une parisienne (les règles de la correspondance), par Renée de Voland. — Chronique agricole, par A. Galand. — Roman : Bouddah (mœurs parisiennes) par Jules Claretie. — Illustrations : Dans les ténèbres de l'Afrique. — Portrait d'E. Bergerat. — Croquis de la foire de Neuilly.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron. — Silhouettes centenaires, par G. Lenôtre. — Nos gravures : Explorations des dunes sahariennes ; M. Camille Kœchlin ; exécution du major Panitza. — Beaux-Arts : Le loto à l'école ; la sortie de l'école des Beaux-Arts. — Scènes parisiennes : Devant la caserne du quai d'Orsay ; le monument de Pestalozzi ; la fête historique de Dieppe ; la mobilisation des escadres ; M.-J.-N Rodriguez. — La mode dans le monde, par Ludka. — S. S. S., nouvelle, par Georges de Lys. — Bibliographie. — Chronique du sport.

GRAVURES : Sofia, l'exécution du major Panitza. — Paris, la sortie de l'Ecole des Beaux-Arts, rue Bonaparte. — Voyage d'exploration de M. Foureau dans le Sahara Algérien. — Salon de 1890 : Le loto à l'école. — Paris : A l'heure de la soupe devant la caserne du pont d'Orsay. — Dieppe : La cavalcade historique. — La mobilisation des escadres. — M.-J.-V. Rodriguez.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille

PHIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriot, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

GRANDE DISTILLERIE A VAPEUR

I. POULET

3 et 5, rue des Capucins. — LYON

EAU D'ARQUEBUSE SUPÉRIEURE MARQUE * ROUGE
L'ABEILLE DES ALPES, liqueur surfine digestive.
RÉCOMPENSÉE A TOUTES LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

EN VENTE

A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

les Publications ci-après :

Annuaire du Commerce de Lyon	12 ^{fr}	>
— de la Loire.....	5	>
— Guide de l'Isère.....	4	>
— de Saône-et-Loire....	2	50
— de l'Ain.....	4	50
— de la Savoie.....	1	50
— Suisse, Bottin genev ^s	10	>

PAR CORRESPONDANCE, PORT EN SUS

ARÈNES PROVENÇALES

Cours Lafayette prolongé

— Près le parc de Bonneterre —

COURSES DE TAUREAUX

Les Dimanche 13, Lundi 14 et Mardi 15 Juillet

à 2 heures de l'après-midi

PRIX DES PLACES

Tribunes, 5 fr. — Premières, 3 fr. — Pourtour, 1 fr.

Le Buffet sera tenu par M. BERNAIX, propriétaire du Bar-Américain.

BILLETS A L'AVANCE

Bar Américain, 24, rue de la République. Grand Hôtel Bellecour. Hôtel de Toulouse. Comptoir des Beaux-Arts, place des Terreaux. Café V^e Tottin, à Villeurbanne.

CHAMPAGNE
DU
MARQUISAT

Grande Médaille à l'Exposition 1889

Isidore FRANÇON

82, rue des Capucins, REIMS

DÉPOT : 19, Quai de Serin, LYON

LYON - HORTICOLE

Chronique des Jardins

Journal horticole, illustré de gravures noires, paraissant deux fois par mois, par fascicules de 20 et de 16 pages, gr. in-8, avec couverture.

Le LYON-HORTICOLE, qui compte dix années d'existence, est, par sa rédaction, une des plus intéressantes revues d'horticulture qui se publient en France.

Il est indispensable à tous les amateurs de jardin. — Il forme à la fin de chaque année un beau volume de plus de 400 pages.

ABONNEMENTS : Un an, 8 francs. Six mois, 5 francs. On s'abonne dans tous les bureaux de poste. — Adresser les mandats à l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon, où les annonces sont aussi reçues.

SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE

LE JOURNAL DES ENFANTS

Illustré de 200 gravures dans le texte. — Paraissant le 1^{er} de chaque mois.

Même administration que le Journal des Demoiselles.

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES
MODÈS POUR ENFANTS

Prix, un an : France, 12 francs — Etranger, 16 francs.

Les abonnements commencent le 1^{er} janvier pour se terminer fin décembre.

On s'abonne en envoyant un Mandat poste à l'ordre de M. F. THIÉRY, directeur, du journal, 48, rue Vivienne,

ST-ALBAN

L'usage habituel, aux repas, de l'EAU DE SAINT-ALBAN reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilités.

LE VRAI TRÉSOR
DE LA
SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de Saint-Alban, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

15^{me} Année

LA

15^{me} Année

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr.

Abonnement d'un mois à l'essai, 1 f. 75. — Étranger (Union postale) : Un an, 25 f.

Prix du numéro : 0,50. — Par la poste : 0,60.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, directeur 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

40, RUE LA FONTAINE, PARIS-AUTEUIL

LIQUIDATION GÉNÉRALE

DES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA VILLE DE LYON

Place des Terreaux, rue St-Pierre, rue Constantine et rue Luizerne

Après examen des comptes de liquidation et de l'inventaire sommaire dressé à cet effet, MM. les Administrateurs ont constaté la présence d'une quantité considérable d'articles déclassés, fins de série, etc., dont ils ont jugé urgent de débarrasser les rayons en les sacrifiant pour rien afin de pouvoir poursuivre sans désemparer la réalisation d'actifs. Tous ces articles (irréprochables de qualité) ont été groupés et on en a formé près de 250 lots représentant chacun environ

100 francs de Marchandises

- Douze superbes Serviettes damassées fil, encadrées dessins échec, damier, damier fleuri.
- Un joli Tapis de table style Renaissance à franges, ou une belle Nappe damassée assortie aux Serviettes,
- Une paire de Draps de lit confectionnés, toile pure fil, lessivée extra.
- Six jolis Mouchoirs de poche, initiale brodée, vignettes couleur nouveauté.
- Une belle Couverture, piquée et ouatée, cretonne enluminée.
- Six Serviettes de toilette, genre éponge, à franges.
- Un joli Foulard soie, nouveauté pochette.
- Une Descente de lit, moquette, laine Smyrne, mesurant 1^m50 de long sur 0^m70 de large.

GRATIS : A choisir une paire de gants chevreau, fil d'Ecosse, ou mitaines pour Dames, qui sont abandonnés à

29 fr. 50

Expédition au dehors non franco contre mandat-poste.

Nous signalons en outre quelques-uns des articles qui sont mis en vente à partir de Mardi 15 Juillet et dont le bon marché est absolument extraordinaire :

BAS DE SOIE pour dames, toutes nuances, vendus la paire au prix dérisoire de... ..	1.95	UN LOT TISSUS p ^r robes, lainages un peu défraîchis ou démodés ayant coûté de 2 ^f ,50 à 6 fr. le m. exp.	» 75
JERSELS noirs pure laine, pour dames, façon tailleur, coupe parisienne, valant 10 fr.....	3.90	PONGÉES et FOULARDS impressions haute nouveauté, pure soie, le mètre valant 3 fr., sacrifié à.....	1.35
TOILES lessivées, fil, largeur 1 ^m ,40 pour très grands draps. Occasion extraordinaire au lieu de 4 fr. 50 le mètre..	» 75	OREILLERS couil pur fil à rayures, garnie de 1,500 grammes plume neuve, vive et épurée, expertisés.....	2.75
MATELAS laine et crin, bonne qualité, pesant 20 livres, recouvert joli couil rayé, pur fil, valant 40 fr.....			19.90

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

48, rue Vivienne, Paris

PARIS : 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS : 9 FRANCS. — SEINE : 8 FRANCS.

Chaque livraison renferme en outre :

Cartonnages colorés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre. — Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

La Poupée modèle, dirigée avec la moralité dont le Journal des Demoiselles a constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.

L'éducation de la petite fille par la Poupée, telle est la pensée de cette publication vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN



KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX
DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES
SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

et dans ses Succursales de

ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON